

forment un bataillon carré, placent le roi dans le centre avec tout son cortège, et partent fièrement, ayant pour tout soutien les cheveu-légers de la garde, et un groupe de courtisans, qui n'avaient d'autres armes que leurs épées. Le prince de Condé vint à leur rencontre, la lance en arrêt; d'Anselot et La Rochefoucault s'efforcèrent d'entamer les flancs et l'arrière-garde : mais les Suisses baissant la pique, et avançant avec une gravité fière, montrèrent tant de résolution, qu'ils imposèrent à Condé lui-même; et tous les confédérés craignirent de hasarder une attaque sérieuse<sup>1</sup>. Ainsi la journée se passa en escarmouches peu considérables. Le bataillon, harcelé sans cesse par la cavalerie qui voltigeait sur les ailes, marcha sans interruption jusqu'aux approches de Paris, où le roi, qui prit alors les devans avec la reine et les principaux de la cour, arriva heureusement vers le soir. Un des plus grands embarras des généraux avait été de contenir l'ardeur du jeune monarque, qui, outré d'indignation, alla jusqu'à charger les factieux : tout le sang-froid des vieux courtisans ne l'empêcha qu'à peine d'engager l'action. De là cette haine invincible que Charles IX prit contre les Huguenots, dans lesquels il ne voyait que des sujets rebelles. Après avoir épuisé toutes les voies de la douceur envers les Protestans, il fut irrité contre eux par les excès auxquels ils portaient l'indiscipline. Toutes les fois qu'on intercedait pour eux, il répondait que la sévérité était justice<sup>2</sup>.

Le succès du voyage n'éteignit point l'audace des confédérés. Quoique leur nombre n'eût aucune proportion avec leur projet, ils entreprirent de bloquer Paris et de l'affamer, brûlèrent différens moulins, s'emparèrent des ponts pour se rendre maîtres du cours des rivières, et mirent des garnisons dans les châteaux voisins, afin d'intercepter les vivres qui arrivaient par terre. Les Parisiens s'abandonnant aux murmures, moins par ce que le peuple souffrait d'un blocus qui n'embrassait pas à beaucoup près tous les côtés de la ville, que parce que qu'il déplaisait fort aux principaux citoyens, comme le dit La Noue, d'avoir les soldats calvinistes pour concierges dans leurs maisons de campagne, le connétable fut obligé, contre son avis, de sortir de la ville avec un corps d'armée, et de livrer près Saint-Denys la bataille qui en a pris son nom (1567). Il remporta la victoire, en montrant à son ordinaire une bravoure de soldat; mais il fut blessé à mort. C'était le dernier des triumvirs, qui tous trois finirent par une mort violente : hommes utiles, sans lesquels la reine eût laissé dominer l'hérésie révoltée. Anne de Montmoréncy eut pour l'état et

<sup>1</sup> De Thou, I, 42. — <sup>2</sup> Galerie philosophique, par de Mayer.